

GRISÉ, Yolande et Jeanne d'Arc LORTIE, *Les textes poétiques du Canada français, 1606-1867, 12 : 1866-1867* (Montréal, Fides, 2000), 716 p.

Robert Lahaise

Volume 55, numéro 1, été 2001

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/005500ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/005500ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (imprimé)

1492-1383 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lahaise, R. (2001). Compte rendu de [GRISÉ, Yolande et Jeanne d'Arc LORTIE, *Les textes poétiques du Canada français, 1606-1867, 12 : 1866-1867* (Montréal, Fides, 2000), 716 p.] *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 55(1), 133-137.
<https://doi.org/10.7202/005500ar>

GRISÉ, Yolande et Jeanne d'Arc LORTIE, *Les textes poétiques du Canada français, 1606-1867*, 12 : 1866-1867 (Montréal, Fides, 2000), 716 p.

Dans ce douzième volume de nos *textes* [parfois] *poétiques*, on retrouve 275 poèmes totalisant quelque 20 300 vers publiés de juillet 1866 à la fin de l'année 1867. Je me demande d'ailleurs pourquoi on n'a pas terminé au 30 juin 1867, étant donné que l'Acte de l'Amérique du Nord britannique prend effet le 1^{er} juillet, et qu'une suite cohérente à cette collection pourrait éventuellement être fournie pour nos poètes ayant vécu sous ce statut fatigué.

Mais revenons à nos Ragueneau, chers à Cyrano, ayant œuvré durant ces dix-huit mois. Parmi les auteurs connus : Adolphe Marsais, l'intarisable Français, y allant cette fois de 31 poèmes qui, ajoutés à ceux publiés depuis ses débuts en 1854, donnent 745 pièces, soit le tiers de tous les poèmes recensés durant ces quatorze années ! À remarquer qu'on ne retrouve même pas son nom dans l'index cumulatif du *Dictionnaire biographique du Canada* et que ses *Romances et chansons* éditées à Québec en 1854 ne sont pas analysées dans le *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec* ! Ajoutons à cette notoriété chauvinement négligée nos bien Québécois Louis-Honoré Fréchette le cataclysmique, Benjamin Sulte le nationaliste, Alfred Garneau l'intimiste et Pamphile Lemay hésitant entre « la trompette et la lyre ». En outre, trois femmes — sœur Raizenne, Clara Chagnon et Élise Larivière — font de timides débuts chez Polymnie...

Sujets traités ? Les actualités politiques, tant québécoises que mondiales, le clérico-nationalisme triomphant et, enfin, la quotidienneté sous ses multiples aspects. Tels sont les différents thèmes dont nous traiterons succinctement. 1866-1867 : évidemment pour nous l'événement majeur, c'est l'avènement de la Confédération. Pour les conservateurs, il s'agit là du couronnement de leurs efforts, de telle sorte que leur chef, George [sic !] Étienne Cartier pourra susurrer « À la reine tu manderas / Qu'elle me sire promptement » (p. 68, siré sera en 1868), pendant que « Français, Anglais, enfants d'un même père », entonnent la « Cantate de la Confédération » (p. 628). Tous alors de s'écrier « Vivat ! CONFÉDÉRATION ! / C'est un peuple nouveau devenant Nation. / [...] Haut et Bas-Canada, Brunswick, Nouvelle-Écosse, / Provinces, saluez ! Le nain s'est fait colosse » (p. 631) « Pan, pan, pan !!! Encore debout ! / Pan, pan, pan !!! C'est le dernier coup » (p. 634). Coup sans doute pour annoncer « ce héros dont la foule s'apprête / À saluer l'entrée au seuil du parlement », savoir : sir Francis-Fortunat Belleau, qui « sans avoir trahi ni la foi ni l'honneur » devient de notre pro-

vince « le premier gouverneur ». Et honneur également à vous, Marie-Reine-Josephite son épouse, qui « de nos salons [...] fûtes l'ornement » (p. 670-671).

Mais pour les députés libéraux canadiens-français opposés à la Confédération, le « sinistre Ottawa » (p. 178) ne semble guère un salon ! « Une maudite affaire / M'appelle à l'Ottawa ! / [...] C'est comme un autre monde / D'où l'on ne revient pas », [...] et] Qui se nomme *Hutte-à-bois* ! » (p. 244-246). Pour sa part, Fréchette *le s'il n'en reste qu'un*, ne voulant justement pas être en reste avec son idole Hugo alors en exil à Guernesey, décide de s'exiler lui-même à Chicago, d'où il peut en paix éructer contre les fédéralistes, « ces gueux — honte à l'espèce humaine ! — / L'œil plein d'hypocrisie et le cœur plein de haine, / Le parjure à la bouche et le verre à la main / [...] en train de] vendre leur pays » (p. 128) pour quelques gouttes de vin... Pendant cette même décennie, mais poussés par la faim et le chômage cette fois, « près, de 100 000 Canadiens français » émigrent *aux États*, où, « dès l'aube et jusqu'au soir, / [...] le père,] Sa femme, ses enfants, comme d'humbles esclaves / Sont tout le jour à leurs métiers » (p. 562). Solution alors préconisée par le syndicalisme naissant : « Sommes-nous arbitraires, / Lorsque nous réclamons / De modiques salaires / Pour ceux que nous aimons ? / [...] Pourquoi s'expatrier ? / Crions du fond de l'âme : / *Justice à l'ouvrier*. » (p. 528).

Et *le monde*, en ces années 1866-1867 ? Pour nous, frères des Zouaves, haro sur les « bandes garibaldiennes » (p. 658), car très bientôt, « La Papauté, victorieuse, / Souveraine de l'Univers, / Voguera, calme et radieuse, / Sur les flots des âges pervers. / [...] Peuples et Rois, courbez vos fronts, / [...] Laissez passer la Papauté ! » (p. 176). [Moins épique, grand-papa se contentait de fredonner : « Laissez passer les raftmen, / Bing sur la ring, Bing Bang »]... Bang encore, alors que le « despotique Bismarck », après avoir vaincu l'Autriche, prétend maintenant « envahir la Lorraine et l'Alsace ! / [...] Ô terribles Teutons ! / Ah, vous paierez bien cher votre insolente audace, / Jusques au Rhin, où nous vous chasserons » (p. 339-340), lequel, « dans ses ondes sanglantes / Roulera vos corps en morceaux » (p. 88). Réponse teutonne à cette France-à-la-coq : « Qu'elle songe à Waterloo » (p. 87) ! Et « Napoléon le petit » aurait effectivement dû y songer avant de catapulter au Mexique en 1863 « L'infortuné Maximilien » qu'il abandonne peu après, de telle sorte que quatre ans plus tard, « Par des brigands [il] fut mis à mort » (p. 661). Quant à la Turquie dite « l'homme malade » qui « s'en va par lambeaux » (p. 209), elle « se meurt » (p. 284) enfin, « cette race barbare » qui durant « quatre cents ans [...] écrasa les chrétiens » (p. 102). « Ô Mahomet ! tu fré-

mis dans ta tombe» (p. 284)! Consolons-nous toutefois, puisqu'on peut admirer ici « L'Anglais, l'Irlandais, l'Écossais, / Unis aux Canadiens français, / [...] Inaugurer un Parlement, / [...] Tiendra-t-il toutes ses promesses? » (p. 660). Je dirais non...

Pour l'instant, toutefois, voyons quel fut notre comportement en cette période de cléricanisme omniprésent où Dieu nous accompagne du ber au cimetière. Fêtons l'enfant du ciel, fêtons Noël : « *Gloria! Gloria!* paix! bonheur! / Oh! scène merveilleuse! / Oh! Ciel! *Oh! faute heureuse!*... Terre, réjouis-toi, voici ton Rédempteur. » (p. 189) Et bientôt, « Trois princes d'Orient ont paru dans la ville, / [...] Où donc le roi des Juifs vient-il enfin de naître? / [...] Nous voulons l'adorer » (p. 223). Mais... des Rois Mages au Golgotha : « Jésus est mort » (p. 324). « Pour sauver l'homme de l'abîme, / Un Dieu, volontaire victime, / Jésus, expire sur la Croix » (p.286). Quant à nous, humbles mortels, notre *Vendredi saint* se transposera le 2 novembre en *Jour des morts* : « Mon Dieu, conduisez l'âme / De mes enfants et de ma femme, / De mes parents, de mes amis, / Et des morts de tous les pays, / Dedans votre saint paradis » (p. 601).

Dieu servi, reste la patrie. Tiens-toi bien John Bull, car... « Ce n'est rien de ton sang qui coule dans mes veines / Albion, je n'ai point ta langue ni ta foi; / Pour vaincre ma fierté tes luttes furent vaines, / Et sous ton étendard je dicte seul ma loi » (p. 539). C'est vite dit, mais quand on est poète... on peut même se permettre un Donnacona rencontrant Jacques Cartier, alors qu'« Une peau de lion sur son flanc descendait / Liée au bord du cou par une griffe d'aigle ». Or, même si cet « Agouhanna des bois respecte l'étranger » blanc (p. 356), ce dernier n'en considère pas moins que « ces naturels farouches / Montrent le casse-tête et leurs horribles bouches » (p. 503)... Anglais et Iroquois évacués, sur papier..., passons enfin à quelques aspects de notre quotidienneté. Parmi nos rares aèdes encore lus, Pamphile Lemay, apparemment guère inspiré par Marx, donne son « Secret du bonheur » aux laissés-pour-compte : « Indigent qui, dans ta chaumière, / Grelottes de froid et de faim, / [...] Vers le Christ lève ton front blême : C'est là le secret du bonheur! / Au prolétaire qui travaille / Depuis l'aube jusqu'à la nuit, / [...] Je dirai : sois soumis, / [...] C'est là le secret du bonheur! Et vous que l'injustice opprime, [...] Pardonnez à qui vous outrage : / C'est là »... [refrain connu!] (p. 215). À remarquer qu'en cette même année 1867, Lemay remportera la « médaille d'or » au premier *Concours de poésie* organisé par l'Université Laval. Pour sa part, Fréchette qui, en 1880, s'extasiera devant le « pied mignon » de Sarah Bernhardt, se pâme dès 1866 pour « Bonfanti, belle Italienne, [...] / péri vaporeuse / [...]

à l'aile vive ou langoureuse » (p. 202). Décidément, rien ne changerait-il donc *au pays du Québec*?... Heureusement, oui : trois poétesses débutent. Sœur Raizenne, envoyée en mission au Témiscamingue, écrit : « Ô Jésus, [...] j'obéis. / Votre volonté sainte, à jamais, je bénis. / Adieu, mère chérie ; adieu donc, sœurs aimées » (p. 75). Élise Larivière, participant également au *Concours* susmentionné et portant sur « La découverte du Canada », saisit bien l'importance du choc de cette rencontre initiale : « Déjà les fils des bois, sur les bords accourus / Recueillent nos héros en amis bienvenus. / Ces fils de la forêt, ils ignoraient sans doute / Qu'à leur noir avenir ici s'ouvrait la route » (p. 500). Pour sa part, Clara Chagnon, 18 ans, module sur « tristesse secrète » : « Il est tant de souffrance au fond de notre vie, / Tant de regrets amers, dans mon âme flétrie / Que le jour m'apparaît sans éclat, sans soleil, / Comme un sombre reflet de mes nuits sans sommeil. » (p. 73) Clara l'adolescente laisse présager les thèmes de nos jeunes poétesses déçues des années 1925, telles Jovette Bernier ou Éva Sénécal.

Mais revenons à nos éphémérides confédérales pour admirer les inventions nouvelles, alors que le « ballon à voiles » s'est « rapproché des étoiles » et que, ô Jules Verne, le sous-marin « plonge au sein de l'onde » pour « visiter les poissons ». En outre, « On voyage à train d'enfer » grâce au « chemin de fer », et « la télégraphie / Parcourt la terre envahie », sans compter que par « la photographie, / Vous avez [*illico*] votre effigie ». Décidément « La merveilleuse machine / A détrôné la routine ». Ce « travail par mécanique » (p. 78-79) permettant enfin quelques loisirs : « Patinons dans la rue / [...] En traîneau l'on se glisse. / [...] Glissons ma belle rose, / Au fleuve Saint-Laurent » (p. 205-208). Quant à moi, Joseph Dion, « le roi du billard », je deviens « champion de l'Amérique » (p. 90), et quant à vous, mesdames, dé laissez la « ronde crinoline » (p. 323) « qui derrière elle / Traîne, en balayant le trottoir » (p. 228). Mais, triste divertissement cette fois : « la passion du jeu » d'argent, « source de mille crimes. / [...] Honte aux princes qui permettent / Publiquement ce travers » (p. 148-149). [*Prince, ô mon beau prince, qu'en penses-tu, en 2001 ?*]. Consacrons-nous plutôt à l'amour, car « Si j'étais Roi, je voudrais pour couronne / Quelque fleurs comme toi ; / Je ne voudrais pour mon sceptre et mon trône / Que ton cœur et ta foi » (p. 23). Et sois-en assurée, « Je donnerais, ma douce amie, / Toute ma vie, / Pour un regard de tes grands yeux, / Si bleus, si bleus » (p. 182). Moins romantique, Elzéar constate : « Il est si bon / D'être garçon, / Que de changer cette existence, / [...] Cent fois voudrait mieux la potence ! » (p. 179).

« Morale » de ces douze volumes totalisant 227 175 vers rédigés de 1606 à 1867 : esthétiquement discutables, ils me semblent ethnologiquement

capitiaux pour bien saisir ce que nous fûmes sans les détours de l'ennuyant *politically correct*. Mon regret : que cette collection extrêmement utile soit terminée. Mon souhait : que les gens suffisamment courageux pour demander des subventions la continuent jusqu'à nos jours, en ne s'occupant que des poèmes — aujourd'hui infiniment moins nombreux — publiés uniquement dans des périodiques.

ROBERT LAHAISE
Département d'histoire
Université du Québec à Montréal